

**FRANCOPHONIE, ALLOPHONIE ET COSMOPOLITISME:  
PROLEGOMENES POUR UNE NOUVELLE LITTERATURE CONTEMPORAINE**

**ILEANA DANIELA CHIRILA**

Duke University

[fdc@duke.edu](mailto:fdc@duke.edu)

**Résumé:** La littérature contemporaine en français produite par des auteurs allophones a été massivement « institutionnalisée » grâce à des prix littéraires, promotion dans les médias, et inclusion dans les manuels scolaires. Mais les efforts de sa théorisation se sont heurtés à la difficulté de produire des taxinomies pour des auteurs dont les origines sont si diverses qu’elles empêchent toute catégorisation. Le présent article propose de possibles critères de constitution du corpus et soutient que son épanouissement s’accorde avec des phénomènes spécifiques à une nouvelle réalité globale.

**Mots-clés :** allophone – consécration – cosmopolitisme - Ulrich Beck

**Abstract:** The contemporary literature in French produced by allophone writers has been massively “institutionalized” by literary prizes, media promotion, and inclusion in school curricula. But all the efforts toward its theorization have collided with the difficulty to produce taxonomies for writers whose origins are so diverse that they prevent any categorization. The present article offers new criteria for building a possible literary corpus and argues that its development is specific to a new global reality.

**Keywords:** allophone – consecration – cosmopolitanism - Ulrich Beck

En considérant la dynamique sociale française contemporaine et sa représentation sur le marché littéraire, mais aussi les institutions culturelles les plus influentes (prix littéraires, collections, maisons d'éditions, listes scolaires, média culturels), on remarque qu'une position de plus en plus centrale est occupée par un paradigme distinct d'écrivains, dont l'origine nationale non-francophone complique leur catégorisation. Des auteurs comme Andreï Makine, Vassilis Alexakis, Atiq Rahimi, Michel del Castillo, Agota Kristof, Jonathan Littell, Nancy Huston, Dai Sijie, François Cheng, Brina Svit, Shan Sa, Ya Ding, Gao Xingjian, Milan Kundera, Eduardo Manet, Jorge Semprun, Hector Bianciotti, Amin Maalouf, sont tous lauréats d'importants prix littéraires français (plus de vingt prix entre 1990 et 2010), mais aussi lauréats du Nobel (Gao Xingjian), membres de l'Académie Française (François Cheng, Amin Maalouf) ou Goncourt (Jorge Semprun), présidents de jurys littéraires (Hector Bianciotti, Jorge Semprun, Nancy Huston, Amin Maalouf), publiés dans la Pléiade (Milan Kundera) ou étudiés à l'école (Shan Sa, Dai Sijie, Amin Maalouf, Andreï Makine, Milan Kundera, Agota Kristof, etc.). Régulièrement à la une des revues littéraires, honorés dans des émissions culturelles de télévision en tant qu'invités spéciaux, ces écrivains massivement institutionnalisés en France ont atteint un niveau de célébrité peu contesté.

Mais cette catégorie d'écrivains, même si relativement facile à identifier du point de vue chronologique, s'avère immense et confuse quant à sa composition. Si la littérature en question est qualifiée tantôt de française, tantôt d'allophone<sup>1</sup>, tantôt de transculturelle, elle est aussi forcément francophone, car produite en français. Le plus souvent toutefois, les études de spécialité la font porteuse de trait d'union (littérature sino-française, littérature franco-russe), signe de son affiliation presque irréflectie à l'origine ethnique de son auteur.

---

<sup>1</sup> Dans le *Petit Larousse* « allophone » (du grec ἄλλος, állos, « autre » et φωνή, phōnē, « voix, son ») désigne la personne dont la langue maternelle est une langue étrangère à la communauté où elle se trouve. Pourtant, au Canada, la dénomination a acquis des connotations négatives : en appelant allophone quelqu'un dont la langue maternelle n'était ni le français, ni l'anglais, ni une langue autochtone (amérindienne), on a conceptualisé un paradigme national qui excluait les nouveaux immigrants, ceux qui n'étaient pas « pure laine ». En Europe, depuis plus d'une décennie, et surtout dans les écrits de Véronique Porra et Janosz Riesz, allophones sont les écrivains francophones dont la langue maternelle n'est pas le français. C'est dans cette dernière acception que j'utilise la notion dans la présente étude.

L'un des problèmes les plus importants de toute étude critique et esthétique de cette littérature serait donc la configuration exacte de son objet : de la multitude d'écrivains contemporains nés dans des pays non-francophones, qui ont choisi le français pour leur carrière littéraire, lesquels étudier? Faut-il y compter les écrivains qui vivent encore dans leurs pays de naissance, mais qui écrivent en français, tel Shen Dali, qui vit à Beijing, Václav Jamek, qui vit à Prague, ou Esther Orner, qui vit à Tel Aviv ? Se pencher aussi sur ceux qui ont choisi de vivre dans un autre pays que la France, mais qui continuent de publier à Paris, tels Jonathan Littell, l'Américain qui vit en Espagne et publie chez Gallimard, Wei-Wei, la Chinoise qui vit à Manchester et publie chez Denoël et les Editions de l'Aube, ou Agota Kristof, la Hongroise qui vit en Suisse mais qu'on connaît grâce aux Editions du Seuil<sup>2</sup> ? Que faire des écrivains allophones québécois ? Serait-il possible de regrouper les tenants de l'« écriture migrante » québécoise sur des critères de langue maternelle, et ensuite « emprunter » à ce courant les non-francophones, tels Ying Chen, Naïm Kattan ou Marco Micone, et les rattacher à ce corpus ? Prendre en compte les écrivains qui vivent et publient en France, mais dont la première langue d'écriture n'est pas le français, telle Zoe Valdès, la Cubaine Chevalier des Arts et des Lettres de l'État français, qui vit en France mais écrit en espagnol, ou le Canadien Alberto Manguel, lui aussi vivant en France, mais dont les livres sont la plupart en anglais ?

Je propose dans cette étude quelques critères de sélection des auteurs d'origine non-francophone, susceptibles de révéler, à mon avis, une certaine spécificité de cette littérature dans le corpus plus général de la littérature française / francophone contemporaine.

Un des critères les plus évidents est incontestablement la *différance* de ces auteurs dans le sein du système littéraire francophone : ce qui les distingue notamment des autres écrivains «francophones» est qu'ils n'ont aucune attache à l'histoire coloniale de la France, et que leur langue maternelle (ou même leur deuxième langue, pour ceux qui se trouvent dans une situation diglossique) est autre que le français. Ils viennent de Russie, Chine, Grèce, Slovaquie, Etats-Unis, Hongrie, Afghanistan, Espagne, Cuba, Liban, Argentine,

---

<sup>2</sup> Agota Kristof est décédée en 2011.

Canada anglophone... L'utilisation du terme derridien devrait délibérément marquer ici un principe de non-suffisance de ce critère, et en même temps souligner sa teneur aporétique : malgré le fait que cette « différence » est essentielle dans la constitution du champ, les écrivains en question réfutent une classification « ethnique » de leur littérature, en réclamant leur appartenance à la littérature en général.

Pris en soi, ce critère est donc défectueux : il entraîne l'exclusion presque automatique de tout auteur né dans un pays où le français est (ou a été, suite à la colonisation) langue officielle ou administrative, les écrivains en situation de diglossie (dont le français est l'une des deux langues), mais pourrait ne pas exclure, pour autant, les écrivains qui, même si nés dans des pays où le français n'est pas langue officielle, ont vécu dès leur petite enfance dans un pays francophone, ou sont venus en contact avec le français très tôt dans leur vie. C'est le cas de Wajdi Mouawad, par exemple, né au Liban en 1968, mais qui a remplacé l'arabe par le français au moment de son départ pour la France en 1977, d'Anna Moï et Michel del Castillo, nés au Vietnam et respectivement en Espagne, mais dont les pères étaient français, ou de Kim Lefèvre, née au Vietnam, et Ananda Devi, née à l'île Maurice, qui ont vécu une situation d'immersion française dès l'école primaire. Mauricienne à l'origine est aussi Natacha Appanah (*Le dernier frère*, Prix du Roman Fnac 2007), dans la même situation de diglossie qu'Ananda Devi.

C'est pourquoi on devrait ajouter à ce critère un autre, tout aussi important, à savoir l'appartenance de ces auteurs au même champ littéraire. La notion de « champ littéraire » (ou artistique, ou symbolique), élaborée par Bourdieu à partir de recherches sur la littérature et l'art français, et développée surtout dans son livre *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire* (1992) pourrait se définir comme l'espace social où se situent ceux qui participent à la production des œuvres littéraires et de leur valeur. Les trois composantes de cet espace sont, selon Bourdieu, les producteurs de l'œuvre (auteurs, producteurs, imprimeurs, plus les producteurs de la valeur de cette œuvre, à savoir les critiques), l'œuvre en tant que telle, et les consommateurs (lecteurs, auditeurs, spectateurs). Entre ces trois composantes, dit Bourdieu, il y a tout l'espace social, fait de mille déterminations externes (parmi lesquelles le facteur économique et social, par exemple),

qui ne s'appliquent jamais de façon directe, mais qui subissent des restructurations conformément à la logique interne du champ. Il convient ici de présumer que, dans notre cas, le champ littéraire généré par ce système d'oppositions et de contradictions est ce que Michael Beniamino appelle *La Francophonie littéraire* (1999).

Dans ce contexte, les instances de légitimation dominantes (jugements critiques, pratiques littéraires traditionnelles - prix, inclusion dans les manuels scolaires) sont concentrées dans l'espace francophone, et c'est par leur médiation que ces auteurs ont pu satisfaire les critères de consécration dans le champ culturel francophone. Il va de soi, donc, que des auteurs tels Jonathan Littell (prix Goncourt et Grand Prix de l'Académie Française) et Agota Kristof (prix du Livre Inter), qui vivent en dehors de la France mais publient à Paris, fassent partie de ce paradigme, tout comme Ying Chen ou Wei-Wei. Si Ying Chen est déjà largement connue en France, c'est par la légitimation d'un autre espace francophone qu'elle l'a fait, l'espace québécois, qui l'a couronnée d'importants prix littéraires, en la propulsant sur la bourse de valeurs francophone. Le cas de Wei-Wei paraît plus complexe : quoiqu'elle n'écrive qu'en français (son œuvre n'a pas encore été traduite en chinois) et ne publie qu'en France, elle habite à Manchester et ses livres sont inlassablement classifiés comme « littérature chinoise ». Pourtant, Wei-Wei est souvent invitée dans les établissements français pour parler de ses livres et de son expérience francophone et elle est de plus en plus connue en France.

On voit ici que ce critère se superpose donc à un autre, qui dérive du précédent, en le renforçant, mais qui en diffère par sa nature symbolique : la consécration. La validité de l'appartenance de ces auteurs au champ francophone pourrait être confirmée seulement si cette appartenance a été réalisée par l'entremise de quelques méthodes confirmées de consécration. Mais comment utiliser une valeur purement métaphorique qui, quoique faisant partie de l'appareil conceptuel de la sociologie de la littérature, et quoique utilisée fréquemment dans les investigations théoriques, échappe à une mesure concrète et exacte ? En quoi mesure-t-on le niveau de « célébrité » d'un texte, et, par extension, de son auteur ? Bourdieu parle du capital symbolique en tant que capital de reconnaissance ou de consécration, en « définissant » cette reconnaissance *ex negativo* : « [elle] ne se mesure ni à

la réussite commerciale – elle en serait plutôt opposée, ni à la simple consécration sociale – appartenance aux académies, obtention de prix, etc... – ni même à la simple notoriété, qui, mal acquise, peut discréditer. » (Bourdieu, 1980: 168).

Sans nier la validité de ce postulat (Pascale Casanova va le développer dans ses théories sur l'importance du capital littéraire dans le positionnement au sein de la République des Lettres), il faut constater pourtant que la définition bourdieusienne de la consécration ajoute encore plus de confusion que de lumière sur ce concept : il serait peu probable, de nos jours, que vendre des best-sellers, remporter des prix, et être une célébrité sur la scène intellectuelle ne signifient pas « être consacré ». Le reproche qu'on peut lui faire est que le modèle qu'il donne pour exemplifier la construction de ce capital symbolique (les stratégies littéraires de Flaubert) ne tient pas compte de la dynamique continue du champ littéraire : les stratégies d'accumulation du capital littéraire du XIX<sup>ème</sup> siècle et celles du XXI<sup>ème</sup> siècle ne sont pas nécessairement les mêmes. Le cas de Proust, qui a réussi à influencer toute l'histoire de la littérature sans que les critiques littéraires de son temps lui accordent un bien-mérité statut de pionnier serait une exception aujourd'hui.

A la différence de son confrère, Benoît Denis donne une autre définition de la consécration :

Appliquée à la littérature, et prise au sens strict, la consécration est donc l'action de vouer un texte ou un auteur à la sacralité de la chose littéraire et renvoie donc au procès d'attribution de la valeur esthétique. L'idée de transsubstantiation, en particulier, désigne le passage de l'imprimé à la littérature, du livre à l'œuvre, d'un bien matériel, manufacturé et commercialisable à un bien de nature symbolique. Ce processus de transformation (du matériel au spirituel, de l'économique au symbolique, du profane au sacré) apparaît toujours à quelque degré comme mystérieux, d'où l'analogie religieuse. Par suite, on peut dire que le caractère sacré peut passer de l'objet produit au producteur de cet objet, l'œuvre consacrée «consacrant» toujours son auteur également<sup>3</sup>.

On n'est donc pas loin de la théorie bourdieusienne du capital symbolique (appelé ici «valeur esthétique» ou symbolique). Mais à la différence de Bourdieu, Denis, en

---

<sup>3</sup> Benoît Denis, « La consécration », CONTEXTES [En ligne], n° 7, mai 2010, mis en ligne le 03 juin 2010, [consulté le 07 juin 2010]. URL : <http://contextes.revues.org/index4639.html>

s'inspirant du modèle proposé par Jacques Dubois , inscrit la consécration en tant qu'étape identifiable dans le processus de légitimation des œuvres et des écrivains : l'*émergence* de la littérature (prise en charge par les salons, cénacles, écoles, revues littéraires), sa *reconnaissance* (par l'intermédiaire de l'édition), sa *consécration* (par la critique, académies, jurys, prix), et finalement sa *canonisation* (opérée au sein de l'institution scolaire). Il place la consécration dans un contexte social, culturel, et historique, en questionnant l'espèce de capital symbolique qu'elle confère à celui qui l'obtient : est-il de même nature que celui que possède l'artiste d'avant-garde, l'écrivain canonisé ou le poète maudit ? La conclusion de l'auteur est la suivante :

La consécration serait une forme médiane de la reconnaissance littéraire, à égale distance du succès commercial et de la légitimité littéraire pure : l'auteur consacré, ce serait par excellence celui qui incarnerait la 'bonne littérature française', à la fois cultivée et lisible, celle qui possède un marquage culturel fort et une réelle accessibilité, ou encore celle qui est pourvue de qualités esthétiques perceptibles (le « style », plutôt que la forme), sans tomber ni dans la routinisation stéréotypée des formules toutes faites ni dans l'innovation hermétique de l'avant-garde. Il s'agirait en cela d'une forme de reconnaissance mondaine, qui concilie le littéraire, le culturel, le médiatique et l'économique. (*ibidem*)

Le capital de reconnaissance de Bourdieu, tel qu'on l'a décrit plus haut, est donc presque opposé à cette reconnaissance dont parle Denis, et qui raccommode le réel et le symbolique à la fois. Je considère que pour une étude de la littérature produite par des écrivains d'origine allophone le critère de consécration devrait couvrir ces deux aspects essentiels, en transgressant en même temps les catégories établies par Dubois : serait considéré « consacré » non seulement un Amin Maalouf, élu à l'Académie Française et devenu lui-même agent consacrant, mais aussi un Milan Kundera, évité par les jurys des prix littéraires (le plus probablement à cause de son passé communiste pas encore éclairé), donc ayant sauté la phase de consécration, mais ayant connu un grand succès de librairie (phase de reconnaissance), et étant entré dans la Pléiade et dans les manuels scolaires (phase de canonisation). Eva Almassy ou Chahdortt Djavann pourraient elles aussi être prises en considération grâce à ce critère: la première, née en Hongrie en 1955, commence l'étude du français à l'âge de vingt-deux ans, après son exil à Paris.

Assez célèbre dans les milieux intellectuels grâce à ses deux romans publiés chez Gallimard, à sa carrière en tant que journaliste littéraire, et à ses contributions radiophoniques, elle devient un nom important dans l'actualité littéraire mondiale au moment où elle publie un essai dans le célèbre *Manifeste* « pour une littérature monde en français » ; la deuxième, née en Iran en 1967 comme l'un des nombreux enfants de Pacha Khan, elle fuit le régime islamiste et s'exile à Paris en 1993, où elle apprend la langue et obtient la nationalité française. A partir de 2002 elle publie régulièrement chez Gallimard ou Flammarion et son livre *Que pense Allah de l'Europe* a été traduit en allemand et italien.

Mais agir en hôte accueillante pour les écrivains venus d'ailleurs n'est pas un phénomène récent pour la littérature française. C'est pourquoi ce qui paraît tout aussi important dans la théorisation de cette littérature contemporaine produite par des auteurs allophones est sa claire démarcation temporelle, et donc sa mise en relation avec des phases spécifiques des phénomènes économiques, politiques, sociaux, et culturels. Dans *Les voleurs de langue*, Jean-Louis Joubert rappelle que la France a fait office de belle-mère pour des écrivains exilés dès l'époque médiévale, quand le latin était encore la grande langue de communication intellectuelle et scientifique.

Mais plus près de nos jours, à commencer par Joyce vers 1900, la France a connu un exode presque ininterrompu d'écrivains qui sont sortis de leur espace national le plus souvent contraignant et se sont tournés vers Paris. Dans cette histoire plus récente de transplantation littéraire, trois vagues importantes retiennent l'attention : celle associée au contexte cosmopolite de l'« invention » de la modernité au début du XX<sup>ème</sup> siècle, celle qui débute avec la décolonisation après la Seconde Guerre mondiale, et celle encore plus récente, du début des années 90, correspondant à la chute du « Rideau de fer » en Europe et à l'emprise rapide et généralisée de la mondialisation.

Les retombées littéraires de ces événements historiques étant tout aussi distinctes que les phénomènes qui les ont produites, il serait normal, donc, de les raccorder théoriquement à la réalité épistémologique. Ainsi, on pourrait affirmer que la politique assimilationniste de la France s'est traduite historiquement dans la tendance à promouvoir



des écrivains venus d'ailleurs en tant qu'auteurs français. Ayant vécu des « assimilations tranquilles » (Anne Rosine-Delbart), ayant eu des motivations pratiques, culturelles, littéraires ou politiques, ou tout simplement ayant été des exilés politiques, des enfants de l'émigration ou de couples mixtes, les écrivains allophones de la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle ont tous vécu leur « francité » de manière plénière et assumée : Anna de Noailles, Apollinaire, Romain Gary, Eugène Ionesco, Georges Perec, Alain Bosquet, Arthur Adamov. Mais, après les années 80, quand l'administration remplace la notion d'*assimilation* par celle d'*intégration* (toutes les deux très contestées), sur le plan culturel on assiste à l'apparition et l'intensification d'une production à profond caractère ethnique ou hybride (littérature beur, littérature de banlieue, littérature postcoloniale, littérature transculturelle).

Plus près de nos jours, les auteurs allophones paraissent avoir des points de similarité qui vont au-delà de ce que Casanova appelle une volonté d'entrer dans le « marché mondial des biens intellectuels » (Casanova, 1999: 180), soit par la révolte contre la marginalisation littéraire (d'où leur désir de s'arracher à l'invisibilité littéraire en s'intégrant au « centre », exemple Ionesco), soit par leur insurrection contre les conventions et normes établies (d'où leur propension à « révolutionner » les codes littéraires, exemple Beckett). Le phénomène de la littérature allophone en France est plutôt la conséquence d'un mouvement global, qu'on retrouve dans tous les pays développés économiquement, et qui tient à la migration, mondialisation, ouverture des frontières et cosmopolitisme. Il est donc premièrement social, avant d'être littéraire.

Ce mouvement a déjà engendré des théories assez importantes dans les sciences humaines, où on étudie depuis des décennies les phénomènes liés au transnationalisme et au cosmopolitisme. La portée de la notion de *cosmopolitisme* que l'on voit ressuscitée à la fin de la Guerre Froide en 1989 est essentiellement philosophique à l'origine. Cette nouvelle vague récupère les concepts de *citoyen du monde*, de *droit cosmopolite* et d'*universalisme* développés pour la première fois par Kant, qui n'était pas sans faute d'admettre que sa propre théorie était «fantastique», dans un monde où le nationalisme et la xénophobie se

trouvaient à la fondation-même des nouveaux États-nation (cf. Fine, Chernilo, 2004: 25-45).

C'est à Kant donc qu'on doit la transformation de l'idée antique de cosmopolitisme en principe philosophique de l'âge moderne. Il n'est pas à nier que les présupposés métaphysiques et téléologiques des théories kantienne restent éternellement valables, à savoir qu'un être humain est considéré comme tel grâce à sa qualité d'être humain, et non pas en fonction de sa religion, sa race, son appartenance nationale. Le cosmopolitisme littéraire manifesté en France à plusieurs reprises démontre que cette idée de l'universalité des valeurs humaines reste une constante majeure, en dépit de toute complexité ultérieure que le phénomène pourrait acquérir. Mais il y a au moins deux différences majeures entre les précédentes manifestations diachroniques du cosmopolitisme littéraire français et cette nouvelle vague que certains spécialistes considèrent à peine à ses débuts.

Premièrement, le cosmopolitisme contemporain s'accommode de moins en moins de l'ambiguïté entre les pratiques culturelles (traductions, prix) et les ambitions nationalistes. Si les cosmopolitismes précédents portaient, paradoxalement, les marques d'un projet national (par exemple le Paris cosmopolite en tant qu'expression de la supériorité civilisatrice de la France, ou l'inspiration d'une littérature « exotique » pour renouveler la littérature nationale, ou les importations littéraires pour renforcer la centralité de la culture française), la forme contemporaine paraît être une conséquence secondaire de phénomènes non-littéraires.

Le trajet premier de la plupart des auteurs allophones contemporains n'est pas littéraire, mais social : leur premier objectif n'est pas de devenir des écrivains français, mais d'échapper à l'espace national de naissance (à l'opposé d'un Beckett, qui, intentionnellement, veut changer de langue d'écriture pour éviter les contraintes de l'anglais et renouveler son inspiration littéraire). Les discours sociologiques les plus récents considèrent que ce schéma suit le modèle plus général de la société actuelle globale, qui est plutôt le résultat de décisions inconscientes, que d'un choix imposé : l'étranger ne devient pas immigrant pour promouvoir le cosmopolitisme, mais pour améliorer sa vie ; tout

comme les corporations transnationales ne prennent pas de mesures d'élargissement du marché pour uniformiser le monde, mais pour des raisons financières.

La deuxième différence, étroitement liée à la première, est la prise de conscience de plus en plus généralisée que ces notions véhiculées au début de l'ère moderne, aussi morales qu'elles soient, appartiennent à une sphère normative philosophique sans application directe pour les sciences sociales. Si la primauté de la citoyenneté mondiale sur toute affiliation nationale, religieuse, culturelle, ethnique ou d'autre nature pourrait trouver sa voie dans le discours des sciences sociales, elle devrait quitter le domaine abstrait du cosmopolitisme philosophique, pour être reconfigurée dans la réalité sociale concrète. En d'autres mots, pour que le cosmopolitisme devienne théorie / analyse applicable scientifiquement il devrait dépeindre non pas une utopie philosophique, mais une réalité sociale. Le sociologue allemand Ulrich Beck, l'un des promoteurs les plus cohérents de ces théories, fait la distinction, dans ce sens, entre le *cosmopolitisme* en tant que constante du discours philosophique, et la *cosmopolitisation* en tant que réalité épistémologique qui peut être mesurable analytiquement et empiriquement. C'est, selon lui, la différence entre philosophie et pratique.

Cela ne signifie pas, pour autant, que le cosmopolitisme réflexif nuise à ce nouveau type de société. Au contraire, dit Beck, « l'on ne peut parler véritablement de cosmopolitisation que lorsque celle-ci fait l'objet d'une réflexion publique » (Beck, 2006: 185). De surcroît, continue-t-il, les deux types de cosmopolitismes, celui objectif (social) et celui réflexif, « se chevauchent et ne peuvent être empiriquement rigoureusement séparés » (*ibidem*). Selon Beck la cosmopolitisation de la société n'est pas un processus conscient ou linéaire, et pour son étude on devrait opérer un va-et-vient entre les phénomènes réflexifs et sociaux, mais aussi entre la *dénationalisation* et la *renationalisation*, entre la *déethnisation* et la *reethnisation*.

On ne devrait donc pas séparer ce cosmopolitisme réflexif, fort de la grande idée fraternelle du citoyen du monde, de la cosmopolitisation réelle, sociale. Du point de vue sociologique, l'idée la plus fréquemment invoquée dans le renouvellement des théories

cosmopolites est que quelque chose de fondamentalement nouveau se passe dans le monde, et que cette nouveauté impose une reconfiguration des outils conceptuels et des théories sociales et politiques. Le leitmotiv dans le diagnostic de l'époque contemporaine et dans la création de nouveaux standards normatifs est celui d'un changement essentiel dans l'ordre mondial : la transition de l'État-nation vers la société globale cosmopolite.

Cette dissociation entre le concept de « société », fondateur dans les disciplines sociales, et les présuppositions de l'État-nation, a été activée par la réalisation que le cadre théorique traditionnel de la société nationale n'est plus capable de soutenir l'hétérogénéité et l'hybridité des populations modernes, ni de refléter les complexes connexions transnationales que cette hétérogénéité implique. L'événement communément appelé maintenant 9/11 est le plus souvent celui que les sociologues présentent en tant que marqueur de cette nouveauté, de la rupture sociologique entre le passé et le présent, et qui demande une rupture conceptuelle correspondante. Beck est très convaincu de la nécessité de la dénégarion du nationalisme méthodologique :

*Methodological nationalism* takes the following ideal premises for granted: it equates societies with nation-state societies, and sees states and their governments as the cornerstones of a social sciences analysis. It assumes that humanity is naturally divided into a limited number of nations, which on the inside, organize themselves as nation-states and, on the outside, set boundaries to distinguish themselves from other nation-states. It goes even further: this outer delimitation, as well as the competition between nation-states, represents the most fundamental category of political organization. (...) Indeed the social science stance is rooted in the concept of nation-state. It is a nation-state outlook on society and politics, law, justice and history, which governs the sociological imagination. (Beck, 2002: 51s.).

Son raisonnement se prolonge dans l'idée que la méthodologie et les outils de recherche des sciences sociales doivent changer pour accommoder une société en train de changer elle-même :

Social science must be re-established as a transnational science of the reality of denationalization, transnationalization and 're-ethnification' in a global age – and this on the levels of concepts, theories and methodologies as well as organizationally. This entails that the fundamental concepts of 'modern society' must be reexamined. Household, family, class, social inequality, democracy,

power, state, commerce, public, community, justice, law, history, politics must be released from the fetters of methodological nationalism and must be reconceptualised and empirically established within the framework of a cosmopolitan social and political science. (Beck, 2002: 53s.).

Pour lui, 9/11 et tous les phénomènes attachés font preuve d'une faillite du langage, par son manque de concepts adéquats à décrire les événements et, par conséquent, par son incapacité d'offrir un modèle rationnel de compréhension. Beck décrit 9/11 en tant que signe d'un nouveau terrorisme global (*cf.* Beck, 2002) et l'associe à d'autres manifestations de la « société du risque », tels les désastres écologiques ou les crises financières mondiales. Cette interdépendance globale est présentée en tant que condition principale de la société contemporaine, qui est une « communauté globale du destin » à laquelle tout le monde appartient, et qui met en cause les anachroniques perspectives nationales. Fruits d'une longue réflexion sur les mutations des sociétés à l'heure de la mondialisation, les théories de Beck avancent le cosmopolitisme en tant que réponse/solution à cette société du risque.

A la différence d'autres positions théoriques par rapport au postmodernisme qui associent la mondialisation à l'échec de l'alternative socialiste et à la dissémination du capitalisme (Jameson, Badiou, Baudrillard, Lyotard), Beck insiste sur les présupposés sociologiques du phénomène : la cosmopolitisation de la réalité n'est pas le résultat des « capitalistes globaux » ou de l'impérialisme américain, mais « la conséquence sociale non prévue d'actions qui avait à l'origine d'autres buts, exécutées par des hommes évoluant dans un réseau de risques et d'interdépendances globaux » (Beck, 2006: 99)

Le cosmopolitisme beckien est donc à la fois une réalité (l'interdépendance planétaire), et un projet qui naît de la prise de conscience de cette interdépendance et plaide pour une sensibilisation au monde sans frontières. Il ne s'agit pas pour autant d'une plaidoirie en faveur du multiculturalisme, qui serait effectivement une autre stratégie de consolidation de l'État-nation, mais de « vivre ensemble dans une situation de mélange culturel » (Beck, 2006: 14). Ce mélange culturel va à rebours de l'assimilation, car il reconnaît la différence et la dignité de la différence et crée des formes transnationales de communication et de vie, des appartenances transnationales, des responsabilités

transnationales, des conceptions transnationales de soi et des étrangers, individus ou groupes. En grandes lignes, c'est en quoi le cosmopolitisme de Beck diffère de l'universalisme, ou de l'image négative qu'on pourrait associer au mondialisme, qui ne serait qu'une uniformisation des individualités/groupes/sociétés.

En étudiant les phénomènes culturels contemporains selon une approche beckienne, la nécessité se confirmerait d'une révision de la littérature dans le contexte du cosmopolitisme.

Un premier indice de concordance épistémologique entre le phénomène de la littérature allophone et la cosmopolitisation de la société serait les tendances de dissolution du modèle national de littérature, à l'image de la dissolution du modèle État-nation. Un des concepts fondamentaux associés à la société moderne, à côté de ceux rappelés par Beck (famille, classe, inégalité sociale, démocratie, pouvoir, état, commerce, public, communauté, justice, histoire, politique, droit), la littérature moderne a été constituée sur des bases d'appartenance à un espace national. Même les comparatistes les plus acharnés ont confirmé cette « hérésie nationaliste » de la littérature :

With the possible exception of a few irreducibly multinational works like *The Thousand and One Nights*, virtually all literary works are born within what we would now call a national literature. The modern nation is, of course, a relatively recent development, but even older works were produced in local or ethnic configurations that have been subsumed into the national traditions within which they are now preserved and transmitted. (Damrosch, 2003: 513)

Mais, en facilitant la démocratisation des nouvelles technologies, et par cela la multiplication des moyens de diffusion et l'accès plus rapide à la littérature « étrangère », la mondialisation a accéléré la production de textes spécialement conçus pour des publics « en dehors de la nation » (la plupart des littératures dites « ethniques », dans notre cas les romans français à profond caractère chinois, par exemple), ou avec un tel degré d'hybridité qu'ils s'adressent au lecteur collectif de la globalité plurielle (*Lord of the Rings*, par exemple). David Damrosch a exposé à de nombreuses reprises cette réalité de plus en plus présente dans le monde littéraire, à savoir que, pour la première fois dans l'histoire, des

auteurs à succès peuvent espérer à la traduction de leurs textes en quelques dizaines de langues dans un délai de deux ans après la publication, et que des pays étrangers peuvent même fournir le marché principal pour des auteurs dont l'audience nationale est trop réduite, ou qui sont censurés par leur gouvernement<sup>4</sup>. Ce genre de situation était inconcevable auparavant:

In earlier centuries, writers like Dante rarely thought of themselves as writing anything resembling this kind of 'world literature'; though they might hope to be read abroad, their patrons and most immediate audience were at home. Dante, indeed, wrote his *Commedia* in the vernacular precisely in order to be read by the widest possible audience in Italy, instead of using Latin to reach a large European public. (*idem*: 523)

Cette « littérature monde » dont parle Damrosch a souvent été accusée d'abdiquer devant le modernisme euro-américain et de contribuer à l'uniformisation culturelle. Elle a même provoqué des contre-réactions allant du refus d'écrire ou d'être publié dans une langue autre que la langue nationale (voir le retour des francophones caribéens au créole, ou aux Maghrébins à l'arabe ou aux dialectes nord-africains, et même le mouvement de retour de certains écrivains est-européens à leur langue et espace nationaux après la chute du communisme), jusqu'à des tendances extrémistes dans des pays contrôlés par des gouvernements totalitaires. Malgré toutes les accusations qu'on pourrait porter contre cette littérature, le phénomène est pourtant vrai et en plein essor, et une étude méthodologique de celui-ci s'impose.

Un autre indice d'équivalence épistémologique de la littérature contemporaine avec le domaine sociologique serait justement l'insuffisance ou l'inefficacité des études méthodologiques déjà existantes. Cette littérature a été soit peu étudiée en tant que paradigme distinct, soit mal identifiée et classifiée, soit rattachée à des phénomènes socioculturels inadéquats ou déjà révolus (le postcolonialisme). Il est à noter que les quelques tentatives plus récentes de placer la littérature allophone au sein de la

---

<sup>4</sup> J'ajouterais ici les auteurs dont l'audience est majoritairement « étrangère », tant à la nation d'origine qu'à celle d'accueil. Wei-Wei en est un exemple : originaire de Chine, elle est un écrivain britannique qui écrit en français, et pour le marché francophone.

catégorie plus large de la francophonie partent de la même constatation que ces auteurs sont le plus souvent ignorés ou assimilés, et que dans toute démarche de ce genre il y a une part d'arbitraire qu'on ne peut pas éviter – arbitraire dont on ne peut pas nier l'existence. L'une de ces tentatives est l'étude de Robert Jouanny consacrée aux « singularités francophones ». Sans prétendre être une histoire ou un inventaire de cette catégorie francophone, l'ouvrage de Jouanny, publié en 2000, identifie pourtant de façon très juste l'existence d'un phénomène difficilement saisissable :

(...) soumis à des lois et des conditions d'incessante évolution, propre à chacun de ses occupants et résultant de la convergence entre des données historiques ou géographiques et des motivations individuelles et collectives : un espace relatif, à la fois idéologique, esthétique et linguistique, lieu d'interfaces culturelles faisant de l'écrivain francophone par adoption, où qu'il se situe, cet Autre, notre semblable et notre dissemblable, auquel nous lie beaucoup plus que l'usage de notre langue. (Jouanny, 2000: 7)

Jouanny est l'un des premiers à remarquer l'infinie diversité des motivations et des trajets des écrivains venus à la littérature française des espaces non-francophones du monde, et à plaider pour cette « diversalité » (Bernabé, Chamoiseau et Confiant) enrichissante. Mais en refusant d'établir des critères plus clairs de sélection de ces auteurs (« ce concept de 'diversalité' nous autorise sans doute à revendiquer le droit à l'arbitraire et à la subjectivité » (Jouanny, 2000: 8) justifie-t-il ses décisions de privilégier certains choix, parfois en fonction de ses goûts et lectures), il manque de constater l'unité dans la diversité, et de repérer les courants non-littéraires plus généraux qui sous-tendent cet événement global.

De la même manière, en plaidant pour une perspective manifestement franco-centrique<sup>5</sup>, il ne voit pas que la manifestation contemporaine de ce phénomène n'est plus unidirectionnelle, mais marquée par une réciprocité essentielle : ces écrivains ne sont pas « adoptés par la francophonie », mais, si on veut se situer dans la même sémantique des

---

<sup>5</sup> « S'il existe des aires géographiques lusophone, hispanophone ou anglophone, comparables aux aires francophones, il est certain qu'aucune langue vivante ne semble avoir, au cours des siècles, suscité autant d'apports « singuliers » que la langue française. Comprenne qui voudra » (2000: 7).



relations familiales, «mariés à la francophonie». Si l'action d'adopter présuppose un mouvement univoque, de l'agent actif (l'institution culturelle française) vers l'agent passif (l'écrivain), le mariage implique une contribution égale des deux agents : l'écrivain offre à l'institution littéraire son talent transculturel, en contribuant ainsi à la construction d'une République des lettres essentiellement francophone, et reçoit, en échange, une place dans cette République.

Plus proche de cette interprétation est Véronique Porra, qui énonce ce mouvement réciproque dans le titre-même de son étude publiée en 2011 : *Langue française, langue d'adoption. Une littérature « invitée » entre création, stratégies et contraintes (1946-2000)*. Explicite ici est le renvoi à l'adoption faite par l'écrivain, et non pas par l'institution française, dont le rôle se limite à déployer ses armes de séduction. Méthodique et minutieuse dans son approche, Porra fait appel à la sociocritique pour exposer les ressorts de la production de cette littérature entre les années 1946 et 2000.

En utilisant un corpus beaucoup plus dispersé diachroniquement que celui accumulé après les années 80, elle construit son étude autour des stratégies utilisées par les écrivains allophones pour trouver leur place dans une littérature française nombriliste, nationaliste et restrictive. Cette diachronicité oblige l'auteur à se concentrer moins sur les événements historiques, démographiques et sociaux de la globalité, qui ont accompagné l'avènement des écrivains allophones contemporains, et de porter plus d'attention aux stratégies (thématiques, formelles, idéologiques) qu'ils développent pour répondre aux contraintes du champ.

Ces omissions des études sur la littérature allophone contemporaine en français peuvent donc être facilement raccommodées par une mise en relation avec d'autres expériences transnationales, et par une exploration méthodologique de leurs manifestations communes. Le cosmopolitisme beckien pourrait aider un tel postulat, car il offre un ensemble de principes qui reposent aussi bien sur une approche empirique de la réalité que sur sa déconstruction épistémologique. L'exemple le plus évident serait l'habileté des écrivains allophones à se déplacer entre deux espaces culturels sans nécessairement créer

des zones de contact antagonistes. Le résultat est une littérature où les marqueurs transculturels sont évidents, en créant ainsi les prémisses d'une réinvention culturelle et identitaire.

J'ai essayé, par cette étude, de contribuer à la discussion portant sur les corpus littéraires nationaux et transnationaux et les critères qu'on emploie dans leur délimitation. On devrait se demander sérieusement si la mobilité de plus en plus accrue des personnes et des écrivains, et les phénomènes globaux qui accompagnent la mondialisation ne rendent le concept de littérature nationale inopérant, et si oui, s'il existe un autre concept capable de le remplacer et de mettre en lumière les complexités de cette littérature. Que devient ce concept dans un contexte où la littérature est de plus en plus marquée par l'extranéité, par l'étrangeté, par la figure de l'autre ? Quels critères utiliser pour mettre un peu d'ordre dans un corpus qui risque d'atteindre les dimensions ahurissantes d'une globalité sans limites ? Le critère de la langue commune (comme le français pour les écrivains francophones d'origines allophones), peut-il encore servir à identifier et à définir ? Et surtout, comment agir devant cette dualité existentielle de la société contemporaine, où la conscience de la cosmopolitisation du monde est doublée d'une montée menaçante du nationalisme et de la xénophobie ?

Finalement, une dernière considération : en dépit des tons sereins et pacificateurs des théories sur le cosmopolitisme, il est facile de remarquer que le monde contemporain n'est pas encore sorti de la crise d'acculturation qui a provoqué des conflits ouverts, des guerres ethniques, des génocides et souffrances énormes au sein des minorités, des migrants, des natifs ou des aborigènes. Le « conflit des civilisations », même si artificiellement créé, est une réalité quotidienne que nous ne pouvons pas occulter. Dans ce contexte, la question de savoir si la dissémination du phénomène de la littérature allophone est de bon augure (« les littératures mineures sortiront finalement de l'ombre ») ou de mauvais augure (« on se dirige vers une universalisation et uniformisation de la littérature ») me paraît surannée. Si beaucoup ont questionné la place accordée à cette littérature par l'institution culturelle française, en exprimant un dédain pour les « jeux de coulisses » de la République des Lettres, je considère que, dans la lumière des atrocités

provoquées par l'acculturation, cette contestation est irréfléchie. Les écrivains allophones présentés ici partagent un horizon d'attente commun, dans la mesure où ils sont conscients d'écrire à destination d'un lectorat français qui connaît souvent peu la culture dont ils viennent. Pour cela seulement, on devrait célébrer leur savoir-faire culturel, qui les qualifie pour ambassadeurs d'une société de plus en plus cosmopolite.

### **Bibliographie :**

ALBERT, Christiane, dir. (1999). *Francophonie et identité culturelle*. Paris: Karthala.

ALPHANT, Marianne ; CORPET, Olivier dir. (2000). *L'Espace de la langue : Beyrouth-Paris. Actes des colloques de Beyrouth « L'Amour de la langue » et de Paris « Le Français à l'épreuve du cosmopolitisme » (mars 1999)*. Paris: Éditions du Centre Pompidou / Éditions de l'Imec.

APPADURAI, Arjun (1996). *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization. Public Worlds*, vol. 1. Minneapolis: University of Minnesota Press.

BECK, Ulrich (1997). *The reinvention of politics. Rethinking modernity in the global social order*. Cambridge: Polity Press.

BECK, Ulrich (2000). *The brave new world of work*. Cambridge: Polity Press.

BECK, Ulrich (2001). «The terrorist threat. World risk society revisited », *Theory Culture and Society*, n° 19 (4), pp. 39-55.

BECK, Ulrich (2006a). *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?* Paris: Flammarion.

BECK, Ulrich (2006b). *Cosmopolitan vision*. Cambridge: Polity Press.

BECK, Ulrich et SZNAIDER, Natan (2006c). « Unpacking cosmopolitanism for the social sciences: a research agenda », *The British Journal of Sociology*, vol. 57, n° 1.

BENIAMINO, Michel (1999). *La Francophonie littéraire. Essai pour une théorie*. Paris: L'Harmattan.

BONN, Charles (1995). *Un espace littéraire émergent*. Paris: L'Harmattan.

- BOURDIEU, Pierre (1992). *Les règles de l'art: genèse et structure du champ littéraire*. Paris: Seuil.
- BRINCOURT, André (1997). *Langue française, Terre d'accueil*. Monaco: Editions du Rocher,
- CASANOVA, Pascale (1999). *La République Mondiale des Lettres*. Paris: Seuil.
- CASTELLANI, Jean-Pierre ; CHIAPPARO Maria-Rosa & LEUWERS Daniel, dir (2001). *Langue de l'autre ou la double identité de l'écriture. Actes du colloque international de Tours (9-11 décembre 1999)*. Tours: Université François Rabelais.
- DAMROSCH, David (2003). « World Literature, National Contexts », *Modern Philology*. Chicago: The University of Chicago Press. vol. 100, n° 4. pp. 512-531.
- DELBART, Anne-Rosine (2005). *Les exilés du langage: un siècle d'écrivains français venus d'ailleurs (1919-2000)*. Limoges: Pulim.
- DUBOIS, Jacques (1983). *L'institution de la littérature : introduction à une sociologie*. Coll. « Dossiers Média ». Paris: Nathan.
- FINE, Robert & CHERNILO, Daniel. « Between past and future. The equivocations of the new cosmopolitanism », *Studies in law, politics and society*. Ed. Austin Sarah, Patricia Ewick. Oxford: Elsevier, 2004, pp. 25-45.
- FORSDICK, C. & MURPHY, D. (2003). *Francophone postcolonial studies: a critical introduction*. London: Hodder Education Publishers.
- HARGREAVES, Alec G.& MOURA, Jean-Marc (2007). « Editorial introduction: Extending the boundaries of francophone postcolonial studies», *International Journal of Francophone Studies*, vol. 10, n° 3.
- JOUANNY, Robert (2000). *Singularités francophones*. Paris: PUF, Coll. Écriture.
- JOUBERT, Jean-Louis (2006). *Les voleurs de langue : traversée de la francophonie littéraire*. Paris: Philippe Rey.
- PORRA, Véronique (2011). *Langue française, langue d'adoption. Une littérature « invitée » entre création, stratégies et contraintes (1946-2000)*. Hildesheim: Olms Verlag.

WIHTOL DE WENDEN, Catherine (2003). « Multiculturalism in France », *IJMS: International Journal on Multicultural Societies*. UNESCO, vol. 5, n° 1, pp. 77-87.